

Himal, 16 ans, Népalais, pauvre



(photo: Unicef)

Himal a passé son enfance à Udayapur, dans les contreforts de l'Himalaya. Des années durant, il a travaillé comme porteur, gravissant avec son père des sentiers abrupts surplombant des précipices vertigineux. Mais ce n'est que l'été dernier, lorsqu'il a pris l'avion pour la première fois, qu'il a pu admirer la beauté de la chaîne montagneuse dont il porte le nom. Ce n'est pas un mince exploit pour un garçon de 16 ans qui n'a passé que quelques jours sur les bancs d'une école !

Himal a sept frères et sœurs, et la famille a bien du mal à joindre les deux bouts dans sa petite exploitation agricole. Pour compléter les maigres revenus de la récolte de maïs, son père passe la moitié de l'année loin de chez lui, employé comme porteur pour les expéditions d'alpinistes. Comme beaucoup d'autres jeunes garçons des provinces orientales du Népal, Himal a longtemps aidé son père, tandis que sa mère et ses sœurs restaient au village pour s'occuper de la ferme. Pour la famille Magar, gagner sa vie passait avant la nécessité d'aller à l'école, et Himal n'y aura passé qu'une semaine.

Alors que les rebelles maoïstes qui se battent pour renverser la monarchie népalaise renforçaient leur emprise sur Udayapur, le père d'Himal a commencé à s'inquiéter pour l'avenir de son fils : au début, les rebelles s'étaient contentés d'exhorter les jeunes garçons comme Himal à rejoindre la révolution, mais ils se montraient désormais plus pressants. Ils avaient même adopté une politique baptisée "une famille, un enfant" qui consistait à enrôler de force un adolescent par foyer.

Pour épargner ce sort à son fils, qui avait alors quatorze ans, le père d'Himal décida de l'envoyer à Biratnagar, la deuxième ville du Népal. Himal y est devenu domestique - il soigne les vaches de son patron et fait le ménage pour un salaire de 7 dollars par mois.

Au Népal, les familles pauvres des régions rurales ont toujours envoyé leurs enfants travailler à la ville. Mais, depuis le début du conflit politique en 1996, cette tendance s'est fortement accrue, les parents espérant ainsi les mettre à l'abri des rebelles, leur permettre de mieux gagner leur vie et même, s'ils ont de la chance, de bénéficier d'une éducation.

Si Himal a effectivement échappé aux rebelles en venant à Biratnagar, aller à l'école restait du domaine du rêve, et ce rêve semblait irréalisable... du moins jusqu'à ce qu'un représentant du Forum pour les droits de l'homme et l'environnement réussisse à convaincre ses employeurs de l'envoyer apprendre à lire et à écrire dans un programme de rattrapage scolaire. (...)

Tous les enfants népalais n'ont pas autant de chance qu'Himal. Soixante-cinq pour cent seulement de ceux qui entrent à l'école primaire vont jusqu'à la fin de leur 5e année d'étude et 31 % d'entre eux seulement s'inscrivent dans le secondaire.

L'exclusion sociale et la mauvaise qualité de l'éducation se conjuguent pour empêcher les enfants les plus pauvres d'aller à l'école. Plus du tiers des Népalais vit avec moins de 1 dollar par jour. Alors, même si l'école primaire est gratuite, beaucoup de parents n'ont pas les moyens d'acheter l'uniforme, les livres et les cahiers dont leurs enfants auraient besoin.

Unicef

RAPPORT UNICEF

Stigmatisation et exclusion



Jeunes handicapées new-yorkaises discutant avec des amis.
(photo: United Nations Photo)

"Exclus et invisibles", c'est le titre du rapport sur la situation des enfants dans le monde 2006. Voici, côte à côte, le vécu d'une Américaine handicapée et d'un Népalais pauvre, tous les deux victimes de discriminations.

Le texte intégral du rapport, d'autres témoignages ainsi que des statistiques et des cartes peuvent être consultés sur www.unicef.org/french/sowc06

fraient de handicaps encore plus lourds. Quelques années plus tard, nous avons déménagé en Californie où j'ai commencé à fréquenter une école élémentaire pour enfants normaux, où j'étais la seule élève handicapée. J'ai adoré cette école car elle m'a donné l'occasion d'avoir des contacts humains dont j'avais le plus grand besoin. Mais il y avait des moments où je me sentais isolée socialement en raison de mon handicap, surtout pendant des activités organisées en dehors de l'école. À huit ans, j'ai été envoyée dans une école pour enfants handicapés (...)

Je suis revenue dans ma petite école élémentaire dans les montagnes de Californie, où j'ai été heureuse de renouer le contact avec des enfants du même niveau intellectuel que moi. J'ai commencé à me faire des amis, mais j'ai dû quitter l'école pendant un an pour subir une fusion des vertèbres. Pendant ma convalescence, j'étudiais à la maison une heure par jour avec un professeur privé. Une fois de plus, ma stimulation mentale était quasi inexistante.

Au début des années 1990, je n'ai pas eu de graves problèmes de santé pendant un certain temps, et j'ai pu rester à l'école. Mais à l'adolescence - comme tous les enfants de mon âge - j'ai commencé à prendre conscience de la transformation de mon corps et à être attirée physiquement par d'autres personnes. C'est là que la situation a empiré. Je ressentais des attirances sexuelles au même rythme que les autres, mais il y avait un écart temporel important entre le moment où je les ressentais et celui où je pouvais les exprimer. Je me sentais perdue, seule et en colère contre moi et contre le monde. J'ai internalisé un sentiment de haine de mon corps, qui, d'après ce que je crois maintenant, était alimenté par les images de beauté standardisée diffusées par les médias, et par la stigmatisation sociale. Je n'ai trouvé nulle part des images positives exprimant l'humanité des personnes handicapées - seulement des représentations qui nous dépeignaient comme des objets de pitié ou de compassion. J'ai perdu mon estime de moi et j'ai cru que je n'échapperais jamais à ce sentiment de désespoir. (...)

J'ai commencé à voir plus clairement quel serait le but de ma vie quand je suis entrée à l'University of Florida. Alors que j'étais étudiante, je me suis passionnée pour la cause des handicapés. En militant pour l'égalité, la beauté et l'orgueil des personnes handicapées, j'ai internalisé ces idées et j'ai voulu devenir un "catalyseur" des changements positifs pour les personnes handicapées. J'ai eu la chance de représenter les Etats-Unis lors de deux conférences internationales sur les droits des handicapés en Norvège, j'ai publié des rapports par l'intermédiaire des Nations Unies et de Rehabilitation International, et j'ai organisé de grands rassemblements d'étudiants auxquels ont participé d'éminentes personnes handicapées.

Ces expériences m'ont permis de comprendre comment l'opprobre social dont est entouré le handicap entraîne l'oppression sociale et économique dans le monde entier. Le fait est que la majorité des gens, environ 80 pour cent aux Etats-Unis seulement, souffriront d'un handicap à un moment de leur vie. (...)

L'éducation est la clé d'une évolution sociale positive en faveur des personnes handicapées. Des informations sur les problèmes des handicapés pourraient être intégrées au programme scolaire des écoles publiques, et des séances de formation obligatoires pourraient être organisées dans les grandes entreprises pour sensibiliser le personnel à ces questions, comme on le fait pour la discrimination raciale et le harcèlement sexuel. Les gouvernements doivent inclure la question des handicaps au nombre des sujets étudiés à l'école. Il arrive souvent qu'on ait des idées négatives au sujet d'autres groupes simplement par une prise de conscience insuffisante et un manque de connaissances. (...)

Après des années passées à me battre pour vaincre le sentiment d'inutilité et de honte qui m'a accablée pendant mon enfance et les premières années de ma vie d'adulte, je crois maintenant que ce handicap est la meilleure chose qui ait pu m'arriver. Sans ma maladie, je n'aurais jamais eu les merveilleuses possibilités qui m'ont été données. Ces possibilités et la fierté d'être qui je suis se sont manifestées à un moment important, lorsque je suis allée vivre dans la maison de mon père à 16 ans. Il a reconnu mon humanité et m'a aidée à m'épanouir, il m'a appris à conduire et m'a soutenue pendant que je cherchais un travail. Il m'a donné une liberté que ma mère n'aurait jamais approuvée, et grâce à cela, j'ai pu me forger une identité qui me satisfait. C'est merveilleux de pouvoir s'aimer enfin. Il est essentiel que les parents d'enfants handicapés permettent à leurs enfants d'acquérir un sentiment d'indépendance, parce que c'est la condition nécessaire de l'autonomie. J'espère que je pourrai aider les personnes handicapées dans ma communauté, comme mon père m'a aidée, afin que les jeunes comme moi cessent d'internaliser des sentiments de honte.

Bethany Stevens